



GILBERT SEGAS BOSSE DANS LA CANNE

INTERVIEW :
JULIEN BÉCOURT

PHOTOS :
ESTELLE HANANIA

Gilbert Segas est le propriétaire de la seule boutique spécialisée dans les cannes de collection de Paris. C'est un bonhomme volubile qui a connu une carrière de comédien de théâtre, de décorateur et de tenancier de boîte de nuit avant de se recycler dans l'antiquité. Malgré son âge respectable, Segas n'a rien perdu de sa coquetterie de dandy et nous a demandé de le photographier de loin parce qu'il venait de se bousiller un œil en tombant sur un coin de table. On a ensuite passé une heure au premier étage de son antre aux rideaux de velours rouge et aux murs tapissés de cannes, de masques primitifs et de bibelots grivois. On aurait pu continuer à bavarder comme ça pendant des plombes, en s'émerveillant à chaque fois

d'avantage devant ses incroyables trophées. Segas est aujourd'hui le dernier patron du seul business qui ne s'est jamais démodé en trois siècles d'existence. Il avait pas mal de choses à nous raconter pour rattraper le temps perdu.

Vice : Comment vous est venue cette passion pour la canne ?

Gilbert Segas : Eh bien, il y a des spécialistes des bijoux, des armes anciennes ou de l'argenterie, moi c'est la canne. C'est mon objet de prédilection depuis trente ans. Pour tout vous dire, j'ai été comédien pendant vingt-cinq ans et j'avais quelques cannes dans ma garde-robe. J'ai dû me recycler dans l'antiquité pour des raisons économiques. Au départ, j'avais une trentaine de cannes et je me suis mis avec mon frère Miguel à faire les salons d'antiquités. J'ai une formation de menuisier et d'ébéniste tout en étant décorateur et comédien. J'ai tenu une boîte de nuit, aussi.

Vous avez donc eu des tonnes d'activités différentes avant la canne.

Oui, je suis un enfant de la balle. J'ai même été travelo. Mon frère aussi, ma femme aussi, mon père aussi. Toute la famille !

Comment ça travelo ? Vous voulez dire « transformiste » ?

Oui, enfin c'est la même chose. C'est ça être comédien. Être capable de jouer n'importe quel rôle. Le départ de la collection de cannes, ça remonte à... C'était l'accessoire indispensable d'un comédien de boulevard. Notre troupe proposait des spectacles de toutes catégories, on pouvait passer du *Pays du sourire* à *J'y suis j'y reste* du jour au lendemain.

C'était à Paris ?

Non, dans un théâtre à Rouen. On faisait des tournées qui passaient parfois par Paris. On cachetonnait à la radio, à la télé, au cinéma, dans Paris aussi, mais essentiellement en province. On jouait surtout localement, dans le dernier théâtre indépendant de France. Tous les autres étaient sur le régime municipal, mis à part à Paris. On était le seul théâtre suffisamment fou ou couillu pour tenir la baraque avec une capacité de 350 places. On a tenu comme ça pendant quinze ans.

C'était une affaire de famille ?

Exclusivement, oui. Mon père était patron, directeur et premier comique, mon frère Miguel était dessinateur de costumes, costumier et comédien, ma femme était fantaisiste et chorégraphe, ma mère était costumière et moi j'étais l'homme à tout faire : électricien, constructeur de décor, comédien, et tous mes gosses sont passés sur scène. On n'était pas loin d'être des saltimbanques.

Ça remontait à plusieurs générations ?

Ça remontait à que dalle ! Mon père travaillait dans la banque et ma mère travaillait dans rien du

tout, elle était fille de bourgeois. Ils se sont rencontrés dans les années trente, au sein d'une troupe de théâtre. Ils se sont plu, ils ont copulé, ils m'ont fait et voilà. C'était une équipe très particulière, on était entre cinq et sept de la famille. On commençait à cinq heures de l'après-midi et on finissait à six heures du matin.

Ça remonte à cette époque votre période travelo ?

Oui. Un soir, mon futur gendre est venu dîner dans notre boîte, sur l'invitation de ma fille avec qui il commençait à fricoter. Sur le coup de 23 h 30, le spectacle commence et je l'entends dire : « Qu'est-ce que c'est que ces vieilles pétasses qui montent sur scène ? » Et je lui réponds : « Ça, c'est mon grand-père ! » Dans ce spectacle, ma femme faisait une imitation de Liza Minnelli dans *Cabaret*, habillée en homme. Quand elle arrive sur scène, il demande : « C'est qui ce mec-là, il a une drôle de tête ? » Ma fille répond : « C'est ma mère ! » Ah, ah.

Ça a tenu combien de temps ?

À peu près trois ans. Ça marchait tellement bien qu'on était obligés de faire deux spectacles dans la même soirée. Et puis un jour, on s'est fait boucler par les flics avec des procès insensés sur le dos qui ne correspondaient à rien du tout.

Juste pour vous faire chier ?

Il faut partir du principe que dans le domaine de la nuit, c'est soit les flics, soit les macs qui vous rackettent. D'une manière ou d'une autre, il faut casquer. Nous, on n'était pas habitués à ce système, on n'avait pas compris. Sans compter que notre père était d'une honnêteté scrupuleuse et borné comme un Breton. On n'avait pas compris qu'il nous fallait des videurs, mais surtout qu'il fallait filer l'enveloppe pour être tranquille. À la fin, les flics du coin ne venaient même plus parce que mon père ne voulait pas se laisser intimider. On a fini par fermer.

C'est là que les cannes entrent en jeu ?

Oui, avec mon frère Miguel, on s'est dit : marre de ces conneries, on arrête et on se lance dans l'antiquité. On avait quelques contacts à Rouen, dont l'organisateur du Salon de l'antiquité. On se dit, merde, c'est quand même pas mal ce truc, d'un coup on gagne beaucoup plus. Et on s'est lancés là-dedans en revendant tout ce qu'on avait comme accessoires, mobilier et tout le bastringue. Jusqu'au jour où je me dis, on n'a qu'à mettre en vente ma collection de cannes.

C'est une spécialité qui n'existait pas avant vous ?

Non. Quand on allait chez des antiquaires pour en trouver, ils nous répondaient toujours qu'ils n'en avaient pas. On devait faire le tour du magasin et on finissait par en dégoter deux ou trois, dans le porte-parapluies, planquées derrière une commode ou dans des tiroirs, n'importe où mais on en trouvait.

Vous continuez à en trouver dans les brocantes ou les vide-greniers de campagne ?

Non, pas la qualité qu'on recherche en tout cas. Depuis plusieurs années, on ne se fournit qu'en rachetant des bouts de collections vendues aux enchères dans des salles des ventes. Pendant quinze ans, on a fait le tour des gros salons de France, un peu l'Italie, un peu la Suisse, un peu la Belgique. On a donc fini par constituer un fichier, jusqu'au jour où des collectionneurs à l'Orangerie de Versailles nous ont convaincus de nous installer à Paris. On a trouvé cette boutique et ça fait vingt-sept ans qu'on est là.

Comment interprétez-vous ce fétichisme de la canne ?

Ça a une connotation un peu phallique, non ?

La canne, c'est un objet très particulier, c'est avant tout un emblème de pouvoir très machiste.

Il y a pourtant bien des femmes qui utilisent des cannes, non ?

Très peu, ça n'a pas marché très longtemps.

Hé, ma grand-mère avait une canne.

Ah oui, mais c'est des cannes de merde, ça ! C'est pas des cannes, c'est des bâtons orthopédiques.

Merci pour elle.

Les cannes telles qu'on les concevait au XIX^e siècle avaient avant tout une connotation de pouvoir. Parce qu'en fin de compte, la canne a eu plusieurs périodes : au Moyen Âge, alors qu'ils étaient tous à cheval, on ne pouvait pas concevoir un mec se promenant avec une canne. C'était un bâton de pèlerin, tout au plus. À partir de Louis XIII, la canne est devenue un objet de cour. C'était un instrument de pouvoir détenu seulement par la royauté, l'équivalent d'un sceptre, quoi. Louis XIV, qui était une espèce de petit bondard, s'en est servi comme d'un emblème. Ça la foutait mal pour un roi d'être court sur pattes et trapu. Pour se donner plus d'importance, Louis XIV avait donc adopté de grands talons rouges et une perruque démesurée. Il lui fallait donc une canne haute qui lui donnait de la prestance et l'obligeait à se redresser.

Puis tout le monde s'est mis à en porter pour être aussi élégant que le roi.

C'est surtout un symbole de la liberté nouvellement acquise. À partir de ce moment-là, c'est la grosse canne qui est à la mode. Sous l'Ancien Régime, les maîtres à danser avaient de grands manteaux avec de grandes basques et de grandes poches dans lesquelles ils glissaient leur « pochette » – leur violon – qui leur servait à donner la cadence chez les nobles et les bourgeois. D'un seul coup, ils ne peuvent plus : non seulement la mode a changé, mais tout a changé. On n'a plus les grandes poches dans les grands manteaux, les petits manteaux à queue de pie sans poches sont à la mode. Ils inventent donc une canne volumineuse qui contient un violon. Puis, à partir du moment où Johann Wilde invente la canne-violon à Vienne au milieu du XVIII^e, c'est parti, on se met